Zeitschrift: Curaviva : revue spécialisée

Herausgeber: Curaviva - Association des homes et institutions sociales suisses

Band: 9 (2017)

Heft: 4: Tournant démographique : la société à l'épreuve du vieillissement

Artikel: Entretien avec le philosophe Bernard Schumacher sur la vieillesse et le temps qui passe : "On gagne en profondeur"

Autor: Nicole, Anne-Marie / Schumacher, Bernard

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-841502

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Entretien avec le philosophe Bernard Schumacher sur la vieillesse et le temps qui passe

«On gagne en profondeur»

La vieillesse renvoie à des questions fondamentales, telles que le sens de la vie, la perception du temps qui passe, la vulnérabilité, la dignité, l'autonomie, le lien social ou encore la justice. Autant de questions sous-jacentes à l'être humain qui intéressent le philosophe Bernard Schumacher*.

Propos recueillis par Anne-Marie Nicole

Bernard Schumacher, à quel âge devient-on vieux?
Bernard Schumacher: Cela dépend en partie du regard. Le regard extérieur peut être très catégorisant. On classe dans la catégorie des «vieux» la personne qui n'est plus en mesure de faire certaines choses ou de s'engager dans certaines activités, qui a des cheveux blancs ou des rides qu'elle essaie de cacher pour ne pas paraître vieille. Dans le bus on vous cède la place, alors qu'intérieurement vous n'avez pas l'impression d'être vieux. Le fait de devenir grand-père ou grand-mère vous fait passer à la génération supérieure. Sur le marché du travail, un employé de 50 ans, voire même 45 ans, est déjà considéré comme âgé, car moins efficace, plus lent. Le regard extérieur est en partie formaté par la pression sociale et les impératifs de performance qui imprègnent profondément notre société occidentale.

* **Bernard Schumacher** est philosophe et maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Fribourg et responsable du pôle de recherche et d'enseignement «Vieillissement, éthique et droits» à l'Institut interdisciplinaire d'éthique et des droits de l'homme dont il est le coordinateur.

Et le regard intérieur…
On a le sentiment d'être toujours jeune, avec l'expérience en plus, capable de faire et d'expérimenter de nombreuses choses, d'avoir encore énormément de possibilités devant soi, bref que l'à-venir est encore et toujours ouvert. Quand bien même le miroir renvoie les rides, que le corps ne suit plus comme à vingt ans, que le cerveau ralentit, que la volonté a parfois de la peine à décider. Il faut davantage de temps pour se lever, s'habiller, préparer les choses du quotidien. Et puis, on prend conscience que la nouvelle génération arrive, que le rythme s'accélère, qu'on a un peu plus de peine à suivre.

«L'accélération du monde est doublée d'une exigence d'efficacité et d'activité.»

Comment fait-on pour vieillir dans ce monde qui s'accélère?
C'est difficile. Aujourd'hui, le monde qui nous entoure bouge beaucoup plus vite. Les moyens technologiques permettent de transformer le monde de plus en plus rapidement, avec des résultats extraordinaires. Mais cette rapidité est doublée d'une exigence d'efficacité et d'une injonction sociale d'être actif et de rester jeune. Dans ces conditions, il est donc parfois difficile d'accepter que le temps passe et que l'on vieillit. Les anciens sont très rapidement déconnectés.

Cette attitude est-elle propre à la génération vieillissante des boomers?
De tout temps, l'être humain a fantasmé sur l'éternelle jeunesse. Pour repousser la vieillesse, pour ne pas la voir et ainsi

«C'est la chance de la vieillesse de permettre la déprise, l'attitude intérieure de la disponibilité.» Photo: shutterstock

nier la réalité vers laquelle elle débouche, à savoir la mort, on occupe de plus en plus le temps qui passe, on le prend de moins en moins pour se poser. C'est ça qui a changé aujourd'hui: la rapidité croissante, l'accélération du monde, la pression sociale de l'activisme, de la performance et de la maîtrise. Ces valeurs – puisqu'elles sont perçues comme telles – imprègnent tous les domaines: le travail, l'économie, la santé… L'éducation aussi: faire de bonnes notes, obtenir son diplôme, avoir un statut social, «réussir» son existence… Cette pression fait croire que le bonheur réside dans l'activisme.

Le vieux ne serait donc plus cet ancien qui détient la sagesse et le savoir-faire, qui transmet la tradition et la culture?
Non. Surtout si c'est un «vieux vieux». Dans un monde de plus en plus technologique, dans une société où l'on ne cesse de courir, où l'on peine à prendre le temps de s'arrêter ni d'habiter le présent, le «vieux vieux» est rapidement écarté, marginalisé, c'est un «has been». Tant que c'est un «jeune vieux» qui consomme, tout va bien, d'autant plus s'il est aisé. Le «jeune vieux» court encore plus qu'avant pour ne pas rester en arrière. Il a des responsabilités familiales, s'occupe de ses petits-en- >>

fants, apporte son aide matérielle ou logistique à ses enfants, il voyage, il sort, il s'instruit. En d'autres termes, il continue, pour ne pas s'arrêter. Car quand on s'arrête, on prend conscience de la vieillesse, de la finitude, de la mort. Mais à force de ne pas voir, on devient vieux tout à coup et on meurt sans avoir pu s'y préparer.

Que lui reste-t-il donc à transmettre, au «vieux vieux»?
Il a notamment quelque chose d'essentiel à nous apprendre: on peut être vivant sans s'activer pour s'activer, simplement en étant dans le présent, présent au réel, à l'autre, en faisant cadeau de sa présence à l'autre. Comme ses facultés diminuent, l'ancien se trouve de plus en plus souvent dans ce temps qui ne passe plus, où il peut être présent à la relation à l'autre, laquelle devient plus essentielle. Il nous apprend qu'il ne s'agit pas d'abord de maximiser le temps, mais d'être présent: au réel, à autrui et à soi-même. Et c'est ce que nous ne savons pas suffisamment goûter.

«J'aime l'idée de la chance plutôt que de l'utilité de la vieillesse.»

À quoi sert la vieillesse?
À rien! Tout ne doit pas toujours servir à quelque chose. À quoi sert l'éducation? À quoi sert de chanter? À rien! Il existe ainsi des activités et des expériences qui ont une fin en soi. La vieillesse, c'est aussi cela: elle est là sans être forcément utile. Si elle devait toutefois servir à quelque chose, ce serait permettre une expérience fondamentale de l'être: celle de la déprise, du lâcher prise, de l'acceptation de la vulnérabilité, qui n'est pas une négation de la vie mais l'une de ses expressions. La vieillesse nous rappelle notre profonde vulnérabilité et notre dépendance, et cela n'est pas négatif! On gagne en profondeur. Chaque âge a quelque chose à apporter. Cependant, le jeune a de la peine à comprendre le temps qui passe; il est en construction.

La chance de la vieillesse est donc là, dans ce temps qui passe.
Oui. J'aime bien l'idée de la chance, plutôt que de l'utilité de la vieillesse. C'est la chance de la vieillesse de permettre cette déprise, cette attitude intérieure de la disponibilité ouverte au don, y compris de la relation à l'autre. À notre époque, quand prend-on du temps pour réfléchir au sens de la vie, être dans la contemplation, pas seulement avec soi, mais avec l'autre? Le vieillissement est une sorte de maturation dans laquelle l'individu peux mettre au clair certaines choses. La chance de la vieillesse c'est aussi se confronter à sa mort et à sa finitude. Nous devrions tous le faire. C'est peut-être ce que l'ancienne génération pourrait transmettre aux plus jeunes: un regard sur le temps qui est mesuré et un défi de vivre sa vie dans le présent, sans se couper du passé ni du futur. Demain on peut ne plus être. Les anciens disaient: quand tu quittes ta

Anzeige

maison, pense que c'est peut-être la dernière fois que tu vois les tiens.

L'allongement de la durée de vie a-t-elle modifié les représentations sociales de la vieillesse?
C'est tout le paradoxe de la vieillesse: les techniques actuelles et les progrès de la médecine ont permis d'augmenter de façon drastique l'espérance de vie en relativement bonne santé. La science médicale est aussi capable techniquement de maintenir en vie des personnes avec des handicaps plus ou moins sévères. Pourtant, ce que veut la collectivité, ce sont de jeunes vieux actifs, indépendants, autonomes. Dès qu'ils sont à charge, d'un point de vue social, affectif ou économique, cela pose problème. Les personnes âgées elles-mêmes s'en veulent d'être à charge. Mais le problème n'est pas chez elles, il est chez vous et moi et dans le regard que nous portons sur la vieillesse vulnérable et dépendante.

«Nous vieillissons tous et nous devenons tous plus vulnérables.»

Comment changer ce regard?
Changer le regard de la société n'est possible que si elle prend conscience de la valeur profonde et fondamentale de la personne même, indépendamment de sa rentabilité ou de son «utilité», car la personne est toujours une fin en soi et jamais simplement un moyen. Nous vieillissons tous et par là même, nous devenons plus vulnérables. Mais les autres sont là pour dire à chacun de nous, «c'est fantastique que tu existes!». Peu importe l'âge, la maladie ou la dépendance, c'est toujours fantastique que nous – vous et moi – existions. Tant qu'il y a de la vie, il y a des possibilités. La valeur d'une personne ne dépend ni de ses activités ni de son état de santé; elle est intrinsèque à elle-même. C'est le principe de la dignité inaliénable de l'être humain.

Qu'est-ce qu'une vieillesse réussie?
Réussir sa vie, réussir sa vieillesse, et même réussir sa mort! Je ne sais pas ce que cela veut dire. À nouveau, c'est une injonction sociale qui fixe des critères et des standards et qui dicte ce qu'il faudrait être et faire pour pouvoir réussir sa vieillesse. Faites vos dix mille pas, mangez vos cinq fruits et légumes par jour, etc. La pression peut donc être extrêmement violente. Vous êtes responsable de vos agissements pour bien vivre… et pour ne pas coûter à la société. Pourquoi pas réussir à résister à une telle réussite?

«Le ‹vieux vieux› est écarté, marginalisé, c'est un ‹has been›.»

«Les aînés qui flamboient», «Le dandy doyen», «Les jeunes nonagénaires»: les titres dans la presse se multiplient pour vanter les mérites des plus âgés. Est-ce une façon de valoriser le grand âge?
Il est certes étonnant de constater ce que certaines personnes peuvent encore faire à nonante ans passés. Ces titres dans la presse renvoient à une valorisation du grand âge «réussi» et performant. Qu'en est-il du grand âge dépendant? N'est-on valorisé que dans la mesure où l'on est en bonne forme? Lorsque vous ne pouvez plus vous cacher derrière ces paravents que sont le statut social, l'intelligence, l'autonomie, une certaine représentativité, une manière d'être en société, la dignité ontologique ressurgit avec plus de force encore et s'offre à tout être humain simplement parce qu'il existe. Nous devrions donc poser le même type de regard sur le nouveau-né, faible et vulnérable, que sur le grand vieillard.

Le recours grandissant à l'aide au suicide est-il une conséquence de la forte augmentation de l'espérance de vie?
Il faut déconnecter les deux phénomènes. C'est une évolution qui tient actuellement davantage à une radicalisation de la revendication individuelle pour l'autonomie et la liberté de choix qui ne conçoit plus le fait que l'autonomie est sociale: à un moment donné, je décide de prendre un produit qui me tue, je m'autorise à partir, pour ne pas vivre des situations particulières que je juge terribles au plan de la souffrance ou pour ne pas perdre de la maîtrise. À cela s'ajoute aussi parfois la pression sociale, le regard de l'autre qui dit «tu deviens gentiment âgé» et indirectement «il faut que tu partes». Mais un autre débat va venir: jusqu'à quand est-on d'accord de payer encore pour certaines opérations? Est-ce que tout un chacun doit nécessairement avoir droit à tous les soins ou seuls ceux qui en auront les moyens? C'est le paradoxe des complexités et des capacités de la médecine: idéal de pouvoir tout réparer et en même temps, faut-il réparer à tout prix?

La grande vieillesse menace-t-elle l'équilibre entre des générations?
Je m'interroge plutôt sur la place à donner aux «jeunes vieux». Arrivés à l'âge de la retraite, ils ont encore devant eux une vingtaine d'années en relativement bonne forme. Vingt ans, c'est long, par rapport aux quarante ans de vie professionnelle. Dès lors, quel rôle donner à cette génération qui a acquis des capacités et des expériences, une épaisseur de l'existence? Il sera nécessaire de développer d'autres modèles de travail, rémunérés ou non, le bénévolat, le tutorat, le compagnonnage. C'est une réflexion à mener au niveau non seulement personnel, mais aussi communautaire.

En quoi la vieillesse intéresse-elle le philosophe?
Bien qu'elle l'intéresse au même titre que les autres questions sous-jacentes à l'être humain, la vieillesse nous renvoie à des questions fondamentales, telles que la compréhension de la sagesse et le sens même de la vie, la perception du temps qui passe, le mourir et la mort, la vulnérabilité, l'histoire narrative, le statut de la personne, la dignité, l'autonomie, le lien social et intergénérationnel, la justice et la responsabilité sociales.

Comment imaginez-vous votre vieillesse?
Chaque chose en son temps! On verra bien… Je me laisse surprendre. Si je devais un jour me retrouver dans des situations de désespérance, je tiens à croire qu'il y aura le regard de l'autre pour me dire «c'est fantastique que tu existes»… Telle est l'espérance dans l'amour qui triomphe, car la personne mérite d'être aimée pour ce qu'elle est, et non pour ce qu'elle fait. ●